

« Pourquoi les jeunes ne bougent-ils pas ? »

>>

L'annonce de la fermeture des hauts fourneaux n'a pas généré de mobilisation supplémentaire. Hier, ils n'étaient qu'une cinquantaine à manifester à Metz.

NOTEZ CET ARTICLE



Tentative de bousculade vite circonscrite par les forces de l'ordre, hier matin. La présence des sidérurgistes est restée dans l'ensemble très calme. Photos Pascal BROCARD



1 / 2

Les élus du comité d'entreprise étaient déjà en réunion depuis une bonne heure, hier, lorsque le gros des troupes, après une opération escargot sur l'A31, est arrivé quai Wiltzer, à Metz.

Un gros des troupes plutôt maigre. Et la vraie-fausse tentative de deux ou trois syndicalistes cagoulés de forcer les barrières de sécurité n'a pas contribué au sentiment d'une vraie manifestation. Un p'tit coup de bombe lacrymo et tout était fini. Caméras et appareils photo ayant juste le temps d'immortaliser l'instant... avec des forces de l'ordre plus nombreuses que les manifestants.

C'est bien la première fois, en ces terres sidérurgiques, qu'une annonce de fermeture se fait dans une atmosphère aussi plombée. Une atmosphère de « c'était couru d'avance », « ça sert à rien », « tout est plié ». Pas d'indifférence... plutôt le sentiment d'un scénario à répétition qui mine et dont tout le monde parle entre soi. « J'ai quand même connu des gars qui ont fait trois jours de grève pour un local casse-croûte, » se désespère Eric. L'homme a la trentaine, travaille au packaging et tend le dos quant à l'avenir de son service. Le chômage partiel lui fait perdre 20 à 35 € par jour. « Je chôme trois jours par mois. Si les gars touchaient 65 % (contre 92 %) de leur salaire... ils seraient à nos côtés. C'est parce que c'est confortable qu'ils ne bougent pas. » Mickaël a perdu jusqu'à 250 € par mois, pour avoir chômé une semaine sur deux. « Le genre de truc qu'on vit mal, parce qu'on ne peut pas se projeter dans l'avenir. Je cherche à acheter une maison. Quand les banques voient que je travaille chez Mittal, elles n'instruisent même pas le dossier ! »

La peur des quinquas

Les hommes ne pensent pas qu'à eux. « À Trémery, à PSA, ils commencent à chômer ». Et comprennent la réserve de certains, « les quinquas ont peur. C'est eux qui risquent le plus », consent Fluvio, plus proche de la retraite que de la cinquantaine. Mais Steven, le benjamin de 31 ans, a du mal à comprendre : « Pourquoi les jeunes ne bougent-ils pas ? C'est leur usine, leur avenir ».

La pression interne y est peut-être pour quelque chose : « La hiérarchie intermédiaire a mis le paquet ; ils n'arrêtaient pas de critiquer les syndicats, dire qu'ils racontaient des histoires, que ça redémarrerait. Après, en catimini, certains nous disaient qu'ils nous soutenaient... »

Les hommes rient jaune, pensent à ces formulaires qu'on leur a fait signer sans formation à la clé, « tout ça pour toucher les subventions. Avec mes impôts. C'est encore moi qui file de l'argent à Mittal ! » peste Fulvio. Ils ironisent sur les « journées bien-être » censées démarrer la semaine prochaine. Et prédisent dans un calme exemplaire : « Si on continue comme ça, ça va mal terminer. Quand on met les gens à bout, faut s'attendre à ce que des choses désagréables arrivent. »

Laurence SCHMITT.

Vu 330 fois